

Mime

Mathieu Gaborit

« Le grondement d'une armée assaille les villages clos,
Dessèche les jardins de vapeurs empestés de soufre,
Et l'on voit s'étendre des déserts de pierre,
Et les enfants meurent et une horrible horloge mène les hommes
À un rythme triste,
Tic-tac du matin, tic-tac du midi... tic-tac du soir,
L'un est le bras, l'autre la jambe, un autre le cerveau,
Mais l'âme, l'âme est morte... »
« Die Maschinenstürmer », Ernst Toller, 1922

Il est là.
Juste devant moi.
Pressé de s'engouffrer dans la bouche de métro, le costume
fripé et les cheveux en désordre.

Ma victime, la proie.

Coup d'œil périphérique : soleil blanc et glauque, cra-
chin de circonstance. L'automne ouvre le bal et nous offre, à
mes Frères et moi, de précieux mois de chasse jusqu'à la fin de
l'hiver.

Rester dans son sillage. Sa peur me tient en vie, sa peur
me constitue. Il dévale des escaliers, franchit un portique et
court jusqu'au quai. Ses pas rythment les miens. Une mélodie
hachée dont, jadis, je cherchais le sens dans les partitions de
nos maîtres. Souvenir d'une ville morne et d'une rencontre, à
l'aube, avec un maître des souliers. Ses partitions ressemblent
à un gribouillis mathématique semé de notes et de croquis.
Des titres, tout juste entrevus, me reviennent en mémoire :

Concerto d'une sandale sous la pluie, Harmoniques cloutées, Nocturnes Bottines. Le maître consignait ainsi les pas de l'humanité afin de faciliter notre travail et éduquer notre oreille à cette chansonnette qui caractérise si bien l'allure de la proie. Savoir conjuguer notre foulée à la sienne, règle élémentaire de la traque.

Bousculade. Ma proie grommelle une excuse et parvient à se frayer un passage dans la cohue pour grimper dans une rame et se caler contre un strapontin. Le suivre et prendre garde à cette intimité, dans la masse. Les corps se tassent, les corps se touchent. Il faut se méfier des désirs embusqués qui détournent la proie de ses routines, qui crée un espoir furtif et une fenêtre dans le champ du réel.

« Consigne ta proie à son quotidien, fait en sorte que ses désirs s'étiolent. Sa lassitude délimite ton champ d'action. » répétait à l'envie mon dernier maître.

Cette femme, par exemple. Tailleur crème, cheveux noirs et lunettes. Un livre en mains dont l'aura m'écorche et m'oblige à reculer. La proie a vu cette fille et, instinctivement, arrange le nœud de sa cravate. Je grogne. salope, tu me compliques la tâche. Il faut reculer, renoncer à une première attaque.

Elle a senti son regard, ou peut-être ma colère. Elle lève les yeux et lui se détourne, bien sûr, trop lâche pour assumer la promesse d'un regard. Elle replonge dans son bouquin et me laisse le champ libre.

Je me rapproche de la proie, tournoie autour d'elle et me penche sur sa nuque. L'odeur m'inspire, l'odeur facilite

l'imprégnation. Les plus jeunes d'entre nous manquent d'imagination et bâclent le travail. J'appartiens à l'ancienne génération, à celle qui met les formes, qui apprécie les subtilités et donne au meurtre toute sa dimension artistique. L'odeur, donc. Écoeürante et tout juste nuancée par la puanteur de ceux qui nous entourent. Un parfum qui sculpte ma foi et met à l'épreuve ma vocation.

Secousses. Premier arrêt et nouvelle bousculade. J'esquive une première vague de voyageurs mais ne parviens pas à éviter un adolescent qui me passe au travers. Une vague grimace sur son visage boutonneux. Il se sent sale, soudain. Et moi aussi. Je déteste passer *au travers*. Sensations parasites, émotions résiduelles. L'empreinte de l'adolescent fait écran entre moi et la proie.

Je prends de la hauteur. Se calmer, s'isoler un moment au-dessus de la rame pour en apprécier le grondement, comme un orage qui lave.

La proie fixe le bout de ses chaussures. Station suivante, je glisse jusqu'au sol et me place face à elle. Dans son crâne, les connexions neurales crépitent comme un feu de Bengale. On est au cœur du sujet. Je communique avec ses angoisses, avec le ressac grisâtre de ses espoirs. Je vois son enfance : un marécage, une eau saumâtre et stagnante où, parfois, je me baigne en pensée.

Bercé par le mouvement de la rame, la proie se relâche. Un moment propice pour fouiller les tréfonds de son âme. La mienne a disparu depuis longtemps, depuis le jour où un

Frère a fécondé mon corps afin que je renaisse tel que je suis. Une ombre, un fantôme dévoué au Système. Vague souvenir d'un orgasme au moment où je m'arrachais à cette ancienne carcasse, bien trop putrescible pour mériter son âme.

Ce jour-là, mon corps est redevenu ce qu'il devait être : un organisme obéissant et décérébré, un animal dressé pour servir le Système. Certains d'entre nous se demandent encore quelle fut la première ombre qui fonda le Système. Est-elle née, trois siècles plus tôt, des rêveries de La Mettrie qui considérait l'homme et l'animal comme des machines ? Foutaises. Bien avant, dans le reflet intangible des verres optiques de Galilée ? J'ai ma vérité : le Système existe depuis toujours, dans les replis du cosmos, dans les règles d'horlogerie qui régissent son développement. L'âme est un accident de parcours, un mécanisme grippé. Un temps, j'ai cherché l'étincelle qui a permis au Système de réagir et de concevoir l'ombre première. Une seule piste sérieuse, à mes yeux : elle est née de la chronophotographie qui montrait ce que la rétine ne perçoit jamais, la vision simultanée des mouvements successifs. Oui, cette chronophotographie comme une matrice, un moyen de révéler l'ombre première et d'offrir l'humanité au Système.

Je reviens à la proie et au marécage de ses vies manquées. Elles pourrissent dans ce cloaque comme autant d'espoirs déçus, de choix auxquels il a renoncé. Un cimetière des rêves dont je brasse la surface, en pensée, pour affûter la fécondation à venir.